



Le 5 juin : les premières unités traversent la Manche.

réclame de longues heures de lutte. De plus, il est difficile d'ouvrir un accès vers l'intérieur, de sorte que les hommes et le matériel s'accumulent sur les plages. Dans certains secteurs, ce n'est qu'en fin d'après-midi que les troupes réussissent à franchir le front de mer.

### *La fin du jour ¶*

Lorsque le crépuscule tombe sur le jour le plus long, la 3e division canadienne, comme les autres unités alliées, a moins progressé que ne le prévoyaient les plans. Le retard initial avait été dû à l'état de la mer et il n'avait pas cessé de s'accroître. La hauteur de l'eau n'avait pas permis d'enlever les obstacles terrestres. Les voies de sortie des plages n'avaient pu être ouvertes qu'au prix de grandes difficultés. La résistance de certains points d'appui (Saint-Aubin, Tailleville) avait donné à l'ennemi des avantages considérables.

Bien que lourdes, les pertes subies au cours du jour J par la 3e division canadienne furent moins importantes qu'on ne l'avait craint. Selon une estimation de février 1944, sur une force de débarquement de soixante-dix mille hommes, il devait y avoir 9250 victimes, dont 3000 noyés. En fixant l'effectif total des éléments canadiens à quinze mille hommes, la part canadienne de ces 9250 victimes se serait établie à près de deux mille. Or, pour

la journée entière, les pertes canadiennes parmi les troupes transportées par mer furent de 340 tués, 574 blessés et 47 prisonniers.

Ailleurs, les difficultés avaient été du même ordre. A l'extrême droite du dispositif, les troupes américaines rencontrèrent une résistance si forte, en particulier sur la plage Omaha, que la victoire sembla incertaine. Au soir du jour J, la tête de pont était ici étroite et précaire ; l'avance ne reprit guère que le 8 juin. A la gauche des Canadiens, les Britanniques se heurtèrent également à une résistance acharnée (Lion, Langrune). La ligne des plages une

fois franchie, ils avancèrent de plusieurs kilomètres, mais ne parvinrent qu'à trois ou quatre kilomètres de Caen, ville qu'ils avaient mission de prendre le jour même (5). Les Canadiens, pour leur part, devaient s'établir sur une ligne Putot-en-Bessin-Carpiquet qu'ils n'atteindront qu'un mois plus tard. Jugeant qu'il n'était pas vraiment en état de s'opposer au débarquement, l'état-major allemand était prêt à livrer bataille à l'arrière de la ligne des plages.

Les assaillants du mur de l'Atlantique n'ont pas affronté seulement des risques physiques terribles, mais aussi de grands dangers d'ordre psychologique. Plusieurs mois avant l'assaut, l'opération envisagée était en Grande-Bretagne un sujet de conversation et de spéculation. Jamais, dans l'Histoire, entreprise n'avait fait l'objet d'une telle publicité. Si l'on a réussi à garder secrets des détails aussi importants que l'heure et le lieu de l'assaut, nul ne doutait de l'imminence de l'invasion. C'est dans une atmosphère fébrile que les troupes ont mis au point leurs préparatifs, constamment exposés aux conjectures de la presse sur la puissance des défenses qu'elles seraient appelées à attaquer. « Chacun, écrit le colonel Stacey, historien de la guerre, dut combattre et maîtriser en lui-même des craintes profondes avant de faire face aux défenseurs allemands sur les plages, et ces craintes étaient peut-être des antagonistes plus formidables que les fantassins de Hitler. Ceux qui ont eu raison des unes et des autres ont rendu possible la libération de l'Europe ». ■

5. La ville ne sera prise que le 9 juillet.

Le 6 juin, devant Bernières-sur-Mer, débarquement de matériels.

